

# Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **12 (1962)**

Heft 4

PDF erstellt am: **25.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

ANCIEN  
ET NOUVEAU  
TESTAMENTS

*Deutéronome*. Texte français par JEAN STEINMANN. Introduction et commentaires par une équipe biblique du centre d'études Notre-Dame. Desclée De Brouwer, 1961, 169 p. Collection « Connaître la Bible ».

*Les Juges*. Texte français par JEAN STEINMANN. Introduction et commentaires par une équipe biblique du centre d'études Notre-Dame. Même collection, même éditeur, 1961, 147 p.

Poursuivant à un rythme étourdissant la publication d'introductions et de commentaires aux livres de l'Ancien Testament, l'abbé J. Steinmann et l'équipe d'études bibliques Notre-Dame nous présentent maintenant le Deutéronome et les Juges. Est-ce l'éditeur qui n'arrive plus à suivre ce tempo ? Il est de fait que, si le texte est toujours aussi bon, la présentation formelle (photographies cartes...) est moins riche que dans les ouvrages précédents. Il y a moins d'illustrations, et elles sont moins bien adaptées au texte. Il est vrai qu'en la matière le renouvellement devient à chaque fois plus difficile. — Le ou les auteurs ont un réel talent de clarification et de synthèse : en quelques pages le cadre historique et géographique des événements est situé, les grands thèmes théologiques dessinés. Et cela dans un style plein de fraîcheur et d'humour qui entraîne le lecteur. — Si le classicisme de la présentation du *Deutéronome* n'appelle pas de grand commentaire — on indique avec beaucoup de clarté le lien de la théologie deutéronomiste avec celle des prophètes, éclairant ainsi avec bonheur le sens et le rôle de la Loi en Israël — la sympathie pleine de fantaisie et d'humour que l'on met à commenter *les Juges* mérite un grand compliment. Cette plongée dans l'aube de l'existence d'Israël, où l'épique merveilleux et le cru réalisme se mêlent pour former un admirable récit populaire et coloré, est tout à fait rafraîchissante. Tous les peuples ont leur « western » ! Et si le moralisme glacé s'offusque de ce que le peuple de Dieu lui aussi se soit ainsi décrit, ce qu'il reste d'enfance en nos cœurs s'en émerveille ! C'est une grande richesse que de disposer d'une telle collection.

ERIC FUCHS.

CHRISTOPH BARTH : *Einführung in die Psalmen*. Neukirchen, Neukirchener Verlag, 1961, 92 p., Biblische Studien.

L'auteur nous donne ici, plus développée, l'introduction qu'il rédigea pour la récente traduction du psautier en langue indonésienne. Il faut relever le sérieux de cette initiation qui, quoique de dimensions restreintes, parvient à faire envisager au lecteur toutes les questions soulevées par la lecture des psaumes. Tour à tour, en vingt-deux brefs chapitres, Christoph Barth aborde les problèmes d'ordre historique, littéraire, textuel et théologique qui relèvent du psautier. Il utilise un langage accessible à tous, tout en réussissant à tenir compte des plus récents travaux de spécialistes. Les pages les plus fécondes nous paraissent être celles consacrées à la « façon de bien prier » (43 ss.), aux « fondements de la foi » (63 ss.) et aux « psaumes dans le culte de l'Eglise » (80 ss.) : dans ce chapitre final, l'auteur relève à juste titre que « les psaumes n'appartiennent pas seulement au domaine de la liturgie, mais tout autant à celui de la chaire, de l'enseignement et du travail biblique » (83).

PIERRE REYMOND.

ABRAHAM J. HESCHEL : *Between God and Man. An Interpretation of Judaism*. Selected, Edited and Introduced by Fritz A. Rothschild. New York, Harper & Brothers, 1959, 279 p.

Livre extraordinairement dense et riche que tout théologien — et tout philosophe — devrait lire et méditer. Israélite polonais, l'auteur a déjà publié en 1936 (en langue allemande) un volume fort remarqué sur la prophétie où il développe les notions de « pathos divin » et de « sympathie prophétique » : Dieu porte un intérêt passionné à l'homme et à sa destinée ; il vit de cette passion, et le prophète en vit avec lui. Ayant dû quitter l'Allemagne en 1938, l'auteur s'installa d'abord à Varsovie, ensuite à Londres, et fut nommé professeur de judaïsme aux Etats-Unis en 1940. — Voici une pensée authentiquement juive, profondément enracinée dans les traditions orthodoxes, philosophiques et mystiques de son peuple, mais une pensée largement ouverte à tous les mouvements de l'esprit. Une pensée, par surcroît, qui s'exprime dans un langage résolument moderne et contemporain, apologétique dans le meilleur sens du terme. Style alerte, épigrammatique, où la phrase magnifiquement modelée se forme sans artifice. Ce volume — une anthologie pleinement approuvée par l'auteur — témoigne d'un pénétrant effort de comprendre l'homme d'aujourd'hui et de lui faciliter non seulement l'accès à la transcendance, mais au Dieu vivant. Bref, un volume dont chaque intellectuel peut faire son livre de chevet. Pour en montrer l'allure, je l'ouvre à tout hasard et je trouve ce passage où l'auteur parle de l'obéissance rendue à l'ordre divin : « Qu'est-ce qu'une action sainte ? — Une rencontre avec le divin, une manière de vivre en communion avec Dieu, un éclair de sainteté dans la nuit de la réalité profane, la naissance d'un amour plus grand, le cadeau d'un sens plus profond. » Nous sommes loin de la caricature si populaire du juif ployé sous le fardeau de la Loi.

CARL A. KELLER.

GUY CASARIL : *Rabbi Siméon bar Yochaï et la Cabbale*. Paris, Editions du Seuil, 1961, 187 p. Maîtres spirituels, 26.

Voici une introduction à la Kabbale qu'on peut recommander sans hésiter. Elle comporte : 1° un aperçu historique de la mystique juive, s'inspirant souvent de l'ouvrage classique sur ce sujet publié par G. Scholem. Les grands classiques tels qu'Abraham Abulafia et le Zohar sont traités avec davantage de détail ; 2° la traduction commentée de quelques textes importants : le séfer yetsira (V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle), dont on trouve ici une version intégrale, et des extraits du Zohar. Ces textes permettent au lecteur de se rendre compte du style particulier de cette littérature ; 3° une illustration abondante, choisie avec soin et avec une parfaite maîtrise du sujet. L'illustration constitue, on le sait, un élément majeur de tous les volumes de la collection « Maîtres spirituels » ; 4° des tables chronologiques de la mystique juive, et 5° un glossaire des termes hébraïques que d'aucuns souhaiteront, peut-être, encore plus étoffé. — Les remarques critiques porteront sur des points de moindre importance ; on notera par exemple des graphies insolites telles que « Abboth » ou « Bar Kochba » — tout le monde sait aujourd'hui que le chef de l'insurrection juive de 132 s'appelait Ben Koséba —, la curieuse légende accompagnant le cliché aux pages 20-21, et aussi une certaine ambiguïté relative au personnage nommé dans le titre du livre, Siméon Bar Yochaï.

CARL A. KELLER.

HANS WALTER HUPPENBAUER : *Der Mensch zwischen zwei Welten : Der Dualismus der Texte von Qumran (Höhle 1) und der Damaskusfragmente*. Ein Beitrag zur Vorgeschichte des Evangeliums. Zürich, Zwingli-Verlag, 1959, 132 p. *Abhandlungen zur Theologie des Alten und Neuen Testaments*, 34.

L'enseignement du « Manuel de discipline » de Qumran sur les deux esprits, bon et mauvais, créés par Dieu, a suscité nombre de commentaires parfois peu compétents sur l'influence du dualisme perse sur la secte de la mer Morte. Le jeune savant bâlois a été bien avisé de laisser de côté cette question relativement secondaire et de s'attaquer à une étude approfondie du « dualisme » qumranien lui-même. Interrogeant, à tour de rôle, les différents textes de la première grotte, il constate que la communauté de Qumran vivait dans une ambiance foncièrement dualiste, sans qu'il soit possible de ramener sa pensée à la seule opposition métaphysique du bien et du mal. Il faut plutôt parler de plusieurs « dualismes » : dualisme des « fils de lumière » (= la communauté elle-même) et des « fils des ténèbres », dualisme de Dieu et du péché, dualisme du mensonge et de la vérité, dualisme du créateur et de la créature, « chair impie ». Ces dualismes, cependant, ne s'imposent jamais de manière absolue, Dieu étant le maître qui dispose souverainement de toute chose. Il s'agit donc d'un dualisme « relatif et éthicosmique » (p. 113). Ce résultat d'une enquête minutieuse est certainement digne d'attention, bien que toutes les questions ne soient pas résolues. On se demande, par exemple, s'il est judicieux de mettre sur le même plan l'opposition créateur/créature et le combat entre le bien et le mal. Il s'agit là, semble-t-il, de deux concepts très différents. En outre, l'auteur affirme à plusieurs reprises (p. 33 et p. 112) que les Israélites avaient conçu le dualisme lumière/ténèbres comme une réalité temporelle, alors que les gens de Qumran transposèrent ce dualisme temporel dans l'espace en postulant l'existence d'une « Lichtwelt » et d'un « Reich der Finsternis ». Cette distinction entre le temps et l'espace est-elle conforme à la pensée hébraïque ou juive ? Mais quoi qu'il en soit, ces questions confirment la qualité exceptionnelle de ce travail.

CARL A. KELLER.

ANDRÉ GROS : *Je suis la route*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1961, 152 p.

Voici un nouveau titre de la collection « Thèmes bibliques », dirigée par Dom Thierry Maertens, dont nous avons mentionné ici la remarquable monographie sur le rôle des fêtes au sein de l'Écriture. Dans la même ligne, André Gros invite le lecteur à se pénétrer de spiritualité biblique en méditant le thème de la route, qui, fait-il justement remarquer, « présente ce grand avantage de partir d'un symbolisme à la fois très naturel, très concret et très « parlant » pour nos contemporains. » (p. 7). Après une solide étude de vocabulaire, l'auteur dégage la signification théologique des chemins « historiques » d'Israël : route des patriarches et marche au désert. Il décrit ensuite la « spiritualisation progressive » du thème, dont les prophètes et les sages furent les principaux agents. Les deux derniers chapitres de l'ouvrage exposent successivement « l'accomplissement de la route » dans le ministère du Christ, puis le nouvel Exode de l'Église, tel qu'il se cristallise en particulier dans les sacrements et le cycle liturgique. — Le livre est clair, bien construit, suggestif. Il souffre en revanche d'un certain schématisme, défaut inhérent d'ailleurs à nombre d'études « thématiques » de

la Bible. Toutefois, tel qu'il se présente, cet ouvrage fournit d'utiles bases à qui voudrait creuser l'importante question posée par l'auteur en guise de conclusion : « n'y aurait-il pas une authentique spiritualité de la Route ? »

PIERRE REYMOND.

RUDOLF SCHNACKENBURG : *La théologie du Nouveau Testament*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1961, 123 p.

Ce volume est le premier d'une collection de *Studia Neo-testamentica* qui comprendra deux séries : des *Subsidia* consacrés à des mises au point sur l'état actuel des études néotestamentaires, et des *Studia* ou monographies sur des sujets particuliers. L'ouvrage du professeur Schnackenburg est le premier de la série des *Subsidia*. C'est une description bien informée, équilibrée mais très personnelle, de la recherche actuelle en théologie du Nouveau Testament. L'information est internationale et absolument interconfessionnelle. « Ainsi, dit l'auteur, la théologie catholique fait retour à ses bases bibliques et à la pensée *heilsgeschichtlich* (sic) qui est celle de la Bible » (p. 44). Le plan de l'œuvre est caractéristique des nouvelles orientations qui se rencontrent chez les biblistes catholiques romains sous l'influence de l'École des formes littéraires, de Bultmann en particulier ; cependant, l'auteur accorde aussi heureusement une grande importance à la méthode comparatiste (malheureusement dénommée « religioniste » !). Après un tour d'horizon, où les tâches actuelles sont magistralement définies pour chaque groupe littéraire du Nouveau Testament, un dernier chapitre est consacré à des monographies traitant des sujets spéciaux pour l'ensemble de la pensée néotestamentaire. — Voici seulement deux remarques. Le premier chapitre sur la définition de la théologie du Nouveau Testament ne saurait nous laisser entièrement satisfait ; on y pose en principe que, dans l'Église, « la théologie dogmatique et la théologie du Nouveau Testament ne peuvent s'opposer ni par leur contenu ni par leurs résultats » (p. 14) ; n'est-ce pas ravir à la recherche biblique son rôle critique et heureusement inquiétant pour la foi traditionnelle de l'Église ? Par ailleurs, un grand nombre d'expressions, qui se trouvent maintenant sous toutes les plumes, mériteraient un examen critique impitoyable : le Nouveau Testament « source privilégiée » de toute théologie chrétienne (p. 14), le message de Jésus comme « révélation immédiate » (p. 16), la vision « purement historique » de l'École comparatiste (on devrait dire purement historiciste, p. 28), la forme biblique du message « normative pour toute annonce de Jésus comme Christ » (p. 44, alors que l'auteur demande par ailleurs qu'on la « traduise » pour l'homme moderne), le Royaume de Dieu « inauguré et comme provisoirement établi » par le Christ (p. 52), etc. Mais, encore une fois, nous ne voyons pas de meilleure initiation à l'étude critique et actuelle de la théologie du Nouveau Testament ; on peut la recommander à des étudiants avancés.

PIERRE BONNARD.

JOSEF A. JUNGSMANN : *La liturgie des premiers siècles*. Paris, Editions du Cerf, 1962, 474 p. Collection « Lex orandi », 33.

La parution d'un livre du P. Jungsmann est toujours un sujet de joie sans mélange pour le liturgiste. Ce chercheur infatigable allie l'érudition sans défaut à la loyauté scientifique et à la clarté limpide de l'exposé. C'est une fresque admirable du développement de la vie cultuelle des six premiers siècles chrétiens qu'il nous donne, dans cette suite de conférences prononcées en 1949 dans

HISTOIRE  
DE L'ÉGLISE  
ET  
DE LA PENSÉE  
CHRÉTIENNES

une université catholique de l'Indiana (USA), et mises à jour en tenant compte des données les plus récentes de la recherche liturgique. Des vingt-trois chapitres substantiels de cet ouvrage, on retiendra plus particulièrement ceux qui traitent des origines du rite eucharistique dans ses rapports avec les repas communautaires des deux premières générations. On notera la discussion approfondie du témoignage de Justin martyr et de l'anaphore d'Hippolyte. Remarquables aussi sont les pages concernant l'origine du Symbole apostolique et celle de l'Office divin. Un élément assez neuf, au dire de l'auteur lui-même qui confesse ne s'en être avisé que récemment, c'est l'incidence de la lutte contre le gnosticisme sur le développement du culte extérieur de l'Eglise anténicéenne : en réaction contre le mépris de la matière et son origine jugée démoniaque par les gnostiques, on a souligné la valeur des offrandes matérielles et de la présentation du pain et du vin devant Dieu, comme expression visible du sacrifice eucharistique de louange ; Irénée fut le premier à entrer dans cette voie. Jungmann met bien en lumière, en l'expliquant logiquement, l'influence de la culture ambiante et d'usages originellement païens sur le culte de l'Eglise constantinienne, qu'il s'agisse de l'architecture, de l'art graphique, de la musique, du cérémonial, ou du calendrier. Il souligne aussi l'influence des controverses christologiques des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles sur certaines formules liturgiques (le *Gloria Patri* notamment), et sur l'éclosion de certaines fêtes. Il discute longuement et très équitablement la théorie de Don Casel sur le caractère mystérieux du culte chrétien ; il en écarte les outrances pour mieux en retenir ce qui s'oppose efficacement à une conception purement didactique et intellectualiste du service divin. Je suis moins convaincu que le P. Jungmann du caractère non eucharistique de la plus grande partie des prières de la Didaché : l'argument selon lequel l'ordre coupe-pain qu'offre ce document n'a pas d'équivalent dans les textes eucharistiques du Nouveau Testament se heurte à I Cor. 10 : 16, qui aura échappé au P. Jungmann.

RICHARD PAQUIER.

JEAN DANIELOU, s. j. : *Message évangélique et culture hellénistique aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles*. Paris, Desclée & C<sup>ie</sup>, 1961, 485 p. Bibliothèque de théologie. Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée 2.

Notre époque, à la différence de la précédente, ne se signalera pas par la publication de vastes histoires des dogmes, mais par des recherches plus prudentes dans des domaines plus limités. Avant de pouvoir interpréter le développement du dogme, il faut en comprendre les composantes, en les replaçant dans leur contexte culturel. Après la publication de sa *Théologie du Judéo-christianisme*, le P. Daniélou étend son enquête sur la théologie des Pères antenicéens, aux Pères apologètes et apostoliques d'expression grecque. Il nous offre un substantiel état de la question des recherches en cours sur l'affrontement du christianisme naissant et l'hellénisme multiforme. Au lieu de nous donner un exposé linéaire des diverses solutions proposées par les Pères aux problèmes des rapports entre l'héritage de la Bible et celui de la culture grecque, et une étude de la théologie de chaque Père apostolique et apologète comme le font la plupart des ouvrages de patristique, au lieu de traiter de chaque dogme dans son développement selon la perspective de certains auteurs, le P. Daniélou préfère une méthode que nous qualifierions de stratigraphique ou d'analyse des

niveaux qui tient compte à la fois de la genèse et des structures toujours plus complexes de la théologie en pleine formation. Il opère par coupes longitudinales pratiquées dans la littérature patristique prise dans toute son étendue, selon une conception globale et intégrale du message chrétien, à la fois vécu, contemplé et pensé. Il y a sommairement trois couches principales qui se superposent : l'« humus » dans lequel la prédication chrétienne va s'enraciner, après s'être constituée dans le terroir judaïque. L'œuvre d'Homère et des tragiques, celle de Platon et d'Aristote avec leurs prolongements abondants confèrent à cet « humus » hellénique sa consistance contre lequel se heurte l'Évangile. La seconde couche est formée des vérités centrales de la catéchèse et de l'enseignement doctrinal qui en s'appuyant sur la méthode typologique dégage l'unité de l'ancienne et de la nouvelle alliance chez Justin, Irénée, Clément et Méthode et surtout chez Origène. Enfin, la troisième couche coïncide avec l'élaboration théologique des données mises en œuvre dans la prédication et la catéchèse, en vue d'un essai de systématisation qui met en relief leur cohérence et leur intelligibilité en recourant à des philosophèmes d'origines diverses : stoïcienne, platonicienne, aristotélicienne. Ainsi les mystères de la souveraineté de Dieu et de sa Trinité, du Verbe et de son incarnation, de la relation entre le Créateur et sa créature s'imposent à la réflexion, la déterminent dans son effort en vue d'un savoir, d'une authentique gnose. Instrument de travail, l'ouvrage du P. Daniélou se lit avec agrément grâce à la clarté de son plan et de son style, au choix judicieux des citations. Sa méthode des plus suggestives nous permet d'assister par le dedans à la constitution de la tradition vivante de la doctrine ecclésiastique, en dégage la profonde unité à travers la diversité, à l'image de celle de l'Église dans sa vie missionnaire, catéchétique et enseignante. Le prochain volume consacré aux Pères latins confirmera certainement le bien-fondé de cette méthode.

GABRIEL WIDMER.

CYRILLE DE SCYTHOPOLIS : *Vie de saint Euthyme*, traduite par A. J. Festugière, o. p. *Les moines d'Orient*. T. III, fasc. I. *Les moines de Palestine*. Paris, Editions du Cerf, 1962, 158 p., 4 pl. et 2 cartes.

Poursuivant sa traduction d'importantes vies monastiques des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles (v. RTP 1961, p. 347-348), le P. Festugière nous donne, en un premier fascicule (il y en aura trois), la première partie de l'œuvre remarquable de Cyrille (557-558). Cette vie d'Euthyme nous fait pénétrer profondément dans le monachisme palestinien entre 400 et 480 — mais pas *tout* ce monachisme, l'auteur ne le dit pas clairement — ses caractères et ses problèmes, ses personnalités, son enseignement et ses miracles, les luttes théologiques, etc. La traduction très exacte (p. 51-140) est accompagnée de notes substantielles sur les termes spirituels et les tournures littéraires surtout, et de 4 photographies frappantes. Elle est précédée d'une note sur Cyrille et ses sources (8 p.), d'une table chronologique (10 p.), de remarques détaillées sur la grammaire et le style (18 p.) et d'une note du P. M. Du Buit sur la Palestine byzantine et le désert monastique (5 p.) qui annonce deux excellentes cartes (celle du désert monastique est accompagnée d'un index détaillé). Enfin un index analytique et un index des notes complètent ce bel instrument de travail qui est en même temps une belle lecture spirituelle.

JEAN SAUTER.

PAUL E. MARTIN : *Trois cas de pluralisme confessionnel aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : Genève - Savoie - France*. Genève, A. Jullien, 1961, 177 p.

L'auteur étudie et place dans leurs conditions historiques trois cas de pluralisme confessionnel, soit d'exceptions au principe *Cujus Regio ejus Religio* : les cas du Mandement de Thiez qui dépendit un temps de Genève, des bailliages de Thonon et Ternier-Gaillard (Savoie) et du Pays de Gex (France). — Le Mandement de Thiez (canton de Boège, Haute-Savoie) était revendiqué par la Ville de Genève, qui se prétendait héritière du pouvoir temporel de l'évêque. Calvin insista pour que la Réforme y fût prêchée, en vain d'ailleurs, et l'opposition du clergé favorisa l'annexion du Mandement par la Savoie déjà en 1544. Quant au Chablais, on sait que le Traité de Nyon de 1589 signifia la mort du protestantisme qui avait pris pied dans les deux bailliages. La Réforme réussit, en partie grâce à l'influence de Henri IV, à se maintenir, mais non sans peine, dans le pays de Gex ; la révocation de l'Edit de Nantes y fut appliquée comme dans le reste du royaume. — L'auteur éclaire admirablement, grâce à sa connaissance approfondie de cette époque, tous les jeux diplomatiques et montre l'enchevêtrement des motifs politiques et religieux. Il souligne le rôle joué par saint François de Sales dans la reconversion au catholicisme du Chablais et aussi du Pays de Gex.

ROBERT CENTLIVRES.

THÉOLOGIE  
CONTEMPO-  
RAINE

*Dieu parle*. Paraboles mystiques. Présenté par Mgr. A. COMBES. Traduit de l'allemand par P. Jundt. Collection Eglise et temps présent. Paris, Grasset, 1961, 285 p.

La préface de ce livre curieux nous apprend que l'auteur est « un personnage très en vue de la diplomatie et de la politique », qui vécut longtemps à l'écart de toute croyance et qui, brusquement converti, fut conduit jusqu'à des extases mystiques durant lesquelles lui étaient littéralement dictées ces courtes paraboles-entretiens. Mgr Combes, qui analyse en préface avec beaucoup de rigueur la valeur de ces textes et qui connaît fort bien l'auteur anonyme, dit avec raison que tous les thèmes développés par ces courtes méditations « se ramènent au sens de la véritable nature de Dieu et de l'infailible sagesse de son gouvernement ». — L'impression première que l'on éprouve devant ces textes est celle d'une très grande et très limpide simplicité, d'un type franciscain dirions-nous. Cette mystique n'est pas celle de la vision béatifique, au contraire elle exprime le sentiment d'une totale proximité du Seigneur dans les actes quotidiens de l'existence. A vrai dire, si la préface ne nous renseignait pas sur les conditions très spéciales dans lesquelles ces lignes furent écrites, on pourrait croire que l'on a affaire à des méditations d'un type finalement assez courant où s'exprime la recherche au jour le jour d'une plus grande fidélité et d'une plus grande sagesse. Ce qui est sans doute la meilleure preuve de l'authenticité de l'expérience mystique de l'auteur ! — Deux remarques de détail : la parabole de l'arbre, sur le protestantisme (p. 198 ss.) est bien maladroite, sinon malveillante. On nous permettra de douter — humblement ! — que le Seigneur ait dicté cela. — L'image de l'aimant et de la limaille de fer (p. 257), appliquée ici à la vie spirituelle, est fort intéressante ; elle a d'ailleurs été utilisée souvent, en particulier pour désigner les relations entre eschatologie et progrès ; elle évoque en tout cas un climat très teilhardien.

ERIC FUCHS.

CHARLES MASSON : *Vers les sources d'eau vive*. Etudes d'exégèse et de théologie du Nouveau Testament. Publications de la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne, II. Lausanne, Payot, 1961, 251 p.

Publié à l'occasion des 25 ans d'enseignement du professeur Ch. Masson, cet ouvrage comprend 16 articles, dont la plupart, onze, ont paru dans notre Revue, de 1938 à 1958. Ces articles se répartissent en 7 études d'exégèse ou de théologie biblique sur les textes synoptiques, 2 études sur la résurrection de Jésus, 2 sur le 4<sup>e</sup> Evangile, une sur les Actes, 2 sur la pensée de Paul et deux consacrées à une recension critique des ouvrages de M. Barth sur le baptême et de O. Cullmann sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des morts. — Cet ouvrage fait honneur à son auteur et à sa science exégétique. Il rend également un éclatant témoignage à la clarté du style et de la pensée du professeur Masson. C'est une brillante démonstration qu'il est possible d'écrire un livre d'exégèse, scientifiquement irréprochable et néanmoins — car cela ne va pas de soi — passionnant à lire ! — La recherche exégétique, qui par certains côtés tient de l'enquête policière, se doit d'être la plus scientifique possible, c'est-à-dire libre de tout préjugé dogmatique ou confessionnel. Tout au moins tel est l'idéal. Cependant cette recherche ne pourrait s'exercer et n'aurait aucun sens si elle ne procédait pas de cette conviction de foi que l'objet sur lequel s'exerce cette libre recherche, l'Écriture sainte, n'est pas n'importe quoi mais une valeur éminente dans l'ordre de la foi. L'exégète doit donc être aussi froid et objectif qu'un policier et cependant — s'il est bon exégète, attentif au sens même des textes étudiés — accepter lui aussi la sommation personnelle de Celui auquel rend témoignage l'Écriture. Le dilemme serait tragique si la foi dépendait rigoureusement des résultats de l'exégèse. En fait il n'en est rien. Le professeur Masson le montre concrètement tout au long de son livre : le rôle de l'exégète est beaucoup plus modeste ; il est chargé d'une mission de contrôle, celle de rendre toujours à nouveau attentif aux sources historiques de la foi. Mission « ascétique », mais d'une importance positive considérable quand on songe aux tentations toujours renaissantes du docétisme dans l'Église. A cet égard, et en demeurant fidèle jusqu'au bout à ses méthodes scientifiques, l'exégète est le meilleur témoin de la prise au sérieux de l'Incarnation. De telles réflexions viennent naturellement à l'esprit à la lecture du livre du professeur Masson. Les travaux sur « Le tombeau vide » (1944), « Le problème historique de la résurrection de Jésus » (1950), « A propos des événements de Pâques » (inédit) et « Immortalité de l'âme... » (1958) illustre cette conception du rôle de l'exégèse et de ses rapports avec la réflexion dogmatique. L'exégète aidera le dogmaticien à définir les bases historiques d'une axiologie dogmatique. En même temps d'ailleurs qu'il poursuivra concrètement le nécessaire programme de « démythisation ». — Quelques mots sur les trois études inédites d'exégèse. Au terme de l'analyse de l'épisode du *démoniaque de Gérasa* (Marc 5 : 1-20), l'auteur y décèle deux traditions combinées par l'évangéliste : un récit de guérison (v. 1-8 et 15-20) du type classique et un récit populaire totalement indépendant de la tradition évangélique (v. 9-14, l'épisode de « Légion » et des cochons). Marc visait ainsi à donner à cette guérison de Jésus une portée beaucoup plus grande : elle préfigurait la rencontre du Christ prêché par l'Église avec les démons du paganisme (Légion). L'étude de la venue de *Jésus à Nazareth* (Marc 6 et Luc 4) est l'occasion pour M. de défendre l'historicité de cet événement. Marc et Luc ont tous deux retravaillé — (Mat. étant le simple parallèle de Marc) — un récit

ancien racontant l'échec de Jésus dans sa patrie. Ce texte remonterait à une date à laquelle les récits de la naissance virgine à Bethléem étaient encore ignorés. Marc et Luc l'auraient lu dans l'Ur-Markus (Marc primitif), auquel se rapporterait la fameuse déclaration de Papias. Cette thèse de l'existence de l'Ur-Markus, l'auteur va la défendre à propos de Marc 8 : 14-21 (*les pains oubliés...*). Les versets 14, 16, 17 a sont des débris d'un récit ancien, dont on retrouve l'écho (en Mat. 6 : 25-33 et par.) dans l'enseignement de Jésus sur les soucis de la vie. Là encore l'origine de ce récit serait l'Ur-Markus, dont Matthieu et Luc auraient connu l'existence en plus de celle du Marc canonique. Cet évangile primitif aurait finalement disparu, absorbé par le Marc canonique et laissé de côté par les deux autres synoptiques parce que sa théologie ne s'accordait plus avec la leur. On le voit, l'hypothèse ancienne d'un Marc primitif est ainsi défendue à nouveau avec brio. S'impose-t-elle tout à fait ? Dans ce domaine aucune hypothèse ne s'impose « tout à fait » : mais ne serait-il pas plus simple de situer ces sources communes aux trois synoptiques dans les Logia, et d'admettre que Marc aussi aurait composé son évangile sur cette base documentaire, mais connu par lui dans un état de formation moins développé que celui qu'ont reçu Matthieu et Luc. Je sais bien qu'on peut tout faire rentrer dans cette source Q dont on ne sait pas grand chose. Mais le fait que Marc ait connu des récits antérieurs déjà composés nécessite-t-il de poser l'existence d'un Ur-Markus ? De toutes façons l'hypothèse mérite qu'on s'y intéresse. — Signalons encore l'importance que Masson attribue — à juste titre, me semble-t-il — à la pensée théologique des rédacteurs de nos évangiles : ce ne sont de loin pas de simples compilateurs. Si la communauté primitive a marqué de son sceau nombre de textes, il y aurait grand dommage à négliger l'apport personnel des évangélistes.

ERIC FUCHS.

J. HOFINGER, s. j., J. KELLNER, s. j., P. BRUNNER, s. j., J. SEFFER, s. j., *Pastorale liturgique en chrétienté missionnaire*, Cahiers de « Lumen Vitae » XIV, Bruxelles et Bruges, 1959, 368 p.

La question du culte chrétien, de sa nature, de son contenu, de sa fin, de ses formes est une question qui s'impose de plus en plus en terre de mission. Sa solution peut avoir, par contrecoup, de grandes conséquences aussi pour la célébration du culte dans nos pays en voie de déchristianisation. Dans le présent ouvrage, J. Hofinger (qui connaît de longue date la situation missionnaire en Extrême-Orient) et ses collaborateurs donnent un enseignement fort intéressant sur la manière dont l'Eglise catholique romaine aborde cette question et cherche à la résoudre. Leur grande soumission à la hiérarchie ne les empêche pas de réclamer avec force plus de liberté dans l'usage des langues vivantes, plus de simplicité, et une souple conformité plutôt qu'une rigide uniformité : ils savent et démontrent que ces revendications sont une condition pour que la liturgie soit ce qu'elle doit être : riche de contenu doctrinal, intelligible dans ses cérémonies, et communautaire dans sa célébration. — On relèvera aussi de fort instructifs aperçus sur la manière dont les missionnaires catholiques romains (si peu nombreux eux aussi au regard de l'ampleur des contrées où ils doivent faire connaître et aimer Jésus-Christ) abordent, en terre de Mission, la discipline et la célébration des actes ecclésiastiques : baptême, mariages, services funèbres.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

JEAN-PAUL DUMONT : *La Philosophie Antique*. Paris, Presses Universitaires de France, 1962, « Que sais-je ? », 250.

L'exposé de Jean-Paul Dumont remplace celui d'André Cresson paru en 1947 sous le même numéro. On voit mal l'utilité de cette substitution. Si le nouveau texte en effet évite la perspective positiviste qui nuisait souvent à la présentation de la pensée antique faite par André Cresson, il n'a pas la clarté et l'aisance de style du précédent, et, tout comme lui, ne tient pratiquement aucun compte des travaux récents consacrés à la philosophie antique, en particulier aux penseurs présocratiques. — La bibliographie ajoutée — qui cite seulement quelques ouvrages classiques de langue française — est ainsi sans utilité.

LOUIS GRAZ.

HISTOIRE  
DE LA  
PHILOSOPHIE

EUGENE E. RYAN : *The notion of good in Books Alpha, Beta, Gamma and Delta of the Metaphysics of Aristotle*. Copenhagen, Munksgaard, 1961, 58 p.

Aristote n'a pas laissé de théorie développée du bien, mais son œuvre contient des indications éparses, dont l'analyse permet de suppléer dans une certaine mesure à cette lacune. C'est cette analyse que l'auteur entreprend, mais en se limitant aux premiers livres de la *Métaphysique*, qui sont aujourd'hui considérés comme les plus anciens. — De cette minutieuse analyse lexicologique il ressort qu'Aristote ne pose pas l'existence d'un Bien en soi, analogue à l'Idée platonicienne du Bien, mais qu'il considère le bien tantôt comme une *cause*, tantôt comme une *qualité*. Dans le premier sens, il est avant tout cause finale, mais par extension il peut aussi être cause formelle, et même efficiente. Comme qualité, il caractérise en premier lieu certaines actions humaines, puis, en un sens plus large, certaines conduites propres aux êtres vivants, et enfin un ordre réalisé dans la nature. Mais son champ d'extension se borne au monde des choses mues et ne comprend pas les réalités immuables. — L'auteur lui-même reconnaît que son propos est limité, mais il apporte des précisions utiles à la compréhension de l'aristotélisme, et son exégèse fait bien sentir la complexité de cette philosophie.

ANDRÉ VOELKE.

THOMAS AQUINAS : *On Charity (de caritate)*. Transl. from the Latin, with an Introduction by Lottie H. Kendzierski, Ph. D., Ass. Professor of Philosophy, Marquette University, Marquette University Press éd., Milwaukee, Wisconsin, 1960, p. 115.

La « Quaestio Disputata » de *caritate* de saint Thomas d'Aquin a été traduite en anglais par Lottie H. Kendzierski dans la collection de textes médiévaux de Marquette University. Une introduction situe ce texte dans l'ensemble de l'œuvre de l'Aquinat et analyse la structure de ce genre littéraire typiquement médiéval qu'est la « quaestio disputata ». Notes, bibliographie et index rendent ce volume d'un maniement aisé. La traduction est claire.

GEORGES M. M. COTTIER.

THOMAS BONHOEFFER : *Die Gotteslehre des Thomas von Aquin als Sprachproblem*, Beiträge zur historischen Theologie, herg. von G. Ebeling, 32, Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1961, 142 p.

L'ouvrage de M. Thomas Bonhoeffer, *Die Gotteslehre des Thomas von Aquin als Sprachproblem*, mérite une spéciale attention, tant pour l'originalité que

pour la qualité de l'interprétation qu'il propose. Pour l'A. la Somme théologique de Thomas est par excellence la grande dogmatique chrétienne classique ; penseurs réformés ou catholiques de l'époque post-tridentine doivent s'y référer. D'où l'intention de l'A. : écouter avec une oreille protestante le « Doctor communis » (cf. pp. 3 ss.). La théologie thomiste, en effet, comporte un enseignement de première valeur en ce qui concerne le problème, central, de l'herméneutique, puisque la Somme développe toute une doctrine du langage. L'ouvrage n'est pas d'ordre purement historique et rétrospectif, il institue une confrontation critique de portée dogmatique. Le problème *théologique* du langage fournit ainsi un fil conducteur pour l'analyse d'une série de textes menée du point de vue de la théologie évangélique (cf. pp. 42, 46). Le § 5 (pp. 26 ss.) contient des réflexions profondes sur l'herméneutique et les disciplines qui s'y rattachent. La thèse de l'A. est que la pensée de Thomas n'est pas sans ambiguïté. A la « Wiederholungs-Hermeneutik », on oppose la « Signifikations-Hermeneutik », inspirée d'Aristote, à laquelle l'Aquinate aurait parfois cédé (cf. p. 124). « Rede, écrit l'A., ist Wiederholung des Daseins der Sache als Seins der Redenden bei der Sache » (p. 29). L'A. a-t-il pleinement saisi la portée réaliste de la doctrine thomiste de la connaissance ? Mais l'ouvrage a le mérite de porter sur l'œuvre de Thomas un regard neuf ; d'où les formules suggestives, souvent excellentes, que l'A. propose pour traduire les expressions latines. Ainsi, « doctrina sacra » est traduite par « Heilslehre » (cf. pp. 22 ss.). Cette option commande le plan et le choix des textes, notamment dans le premier chapitre, qui est aussi le meilleur. La question de la béatitude, conçue surtout dans sa perspective eschatologique, et celle de la grâce, retiennent ainsi par priorité l'attention de l'A. Intéressants sont les développements relatifs à « gratia operans » et « gratia cooperans ». Par contre, l'interprétation donnée de la « veritas » (pp. 103-104) est moins heureuse. L'optique choisie a pour rançon le rejet dans l'ombre d'autres aspects essentiels de la pensée thomiste : ainsi l'importance de l'analogie, qualifiée de « schéma dialectique » tiré des mathématiques (p. 110), est méconnue. De même, l'intérêt, majeur pour la question de l'usage théologique du langage, du traité de la Trinité semble avoir échappé à l'A., qui n'a pas non plus tiré tout le profit possible de I.P. q. 13 (« de nominibus Dei »). Lacunes d'autant plus regrettables qu'elles sont solidaires des explications données dans le ch. 3 concernant le « Verbum Dei » et le « Spiritus Sanctus » : ces doctrines seraient caractéristiques de la « Kirchensprache » à laquelle Thomas n'aurait su échapper (cf. pp. 117 ss.). Une considération historique eût prémuni l'A. contre les jugements sommaires du § 18, qui dénotent chez lui l'absence assez surprenante d'une réflexion ecclésiologique. Mais une herméneutique chrétienne va-t-elle sans celle-ci ? On espère que l'esprit aigu de l'A. le conduira à aborder un jour ce problème.

GEORGES M. M. COTTIER.

ROMANO GUARDINI : *Dante visionnaire de l'éternité*. Traduit de l'allemand par Jeanne Ancelet-Hustache. Paris, Editions du Seuil, 1962, 256 p.

L'auteur connu des études sur Dostoïevski, Pascal, Augustin et Hölderlin a ajouté en 1951 et 1958 deux ouvrages sur Dante, intitulé, le premier : *L'ange dans la Divine comédie*, et, le second : *Paysages d'éternité*. Ce dernier livre est composé d'une série d'articles dont la publication s'était échelonnée depuis 1934. C'est la réunion de tous ces textes que la traductrice nous offre ici. Le caractère composite de l'ouvrage ne gêne pas : l'identité de la méthode et la personnalité

de l'auteur assurent l'unité souhaitable. Il ne faut pas chercher ici un travail d'érudition philologique ou philosophique. On ne trouvera pas dans ce livre de discussions avec les exégètes de la Divine comédie ni d'enquêtes sur les sources de Dante. Certes, les allusions à la pensée ancienne et médiévale ou à celle de notre siècle ne manquent pas, mais elles ne sont pas le premier souci de l'auteur. Guardini cite Dante et le commente selon les différents points de vue qu'il a choisis et, comme en laissant parler Dante lui-même, il nous fait comprendre les secrets de la cosmologie médiévale et la grandeur de l'intuition poétique et religieuse du poète. Ce livre est une explication de texte, menée sans sécheresse, avec sympathie et profondeur. FERNAND BRUNNER.

MAURICE BLONDEL, LUCIEN LABERTHONNIÈRE : *Correspondance philosophique*, publiée et présentée par Claude Tresmontant, Paris, Éditions du Seuil, 1961, 392 p.

Cette publication est faite avec amour, puisque l'éditeur voudrait qu'on puisse étendre le nom de Pères aux penseurs modernes, qui, comme Blondel et Laberthonnière, ont réfléchi sur ce qu'est le christianisme du point de vue métaphysique, sur ce qu'il implique, requiert et exige. Ce vœu est exprimé dans l'introduction de soixante pages consacrée à Laberthonnière, puis à Blondel, et enfin à leur correspondance. « Deux êtres exceptionnels par leur générosité, leur intelligence philosophique, leur degré de sanctification, leur passion apostolique, par le feu de l'Esprit qui les travaille, échangent, pendant plus de trente ans, au jour le jour, leurs impressions, leurs avis, dans une période où l'un et l'autre eurent à souffrir par cela même qui était l'objet constant de leur soin et de leur amour : l'Église qui s'enfante douloureusement » (p. 37). Cette correspondance comprend près de 4000 lettres. Le choix de l'éditeur s'est porté sur les lettres proprement philosophiques, concernant les problèmes de la philosophie chrétienne. Ces lettres datent surtout de 1919 et 1920, mais on en trouvera aussi de toute époque entre 1894 et 1928. Le drame philosophique qui se joue dans cette correspondance « se noue autour de ce problème suprême de la métaphysique chrétienne : comment Dieu, liberté incréée, peut-il susciter et élever jusqu'à lui, pour les diviniser et les assimiler, des libertés créées ? » (p. 38). L'éditeur caractérise comme suit ses deux auteurs : « Par tempérament, et peut-être par vocation spirituelle, Laberthonnière est plus porté à attacher son attention sur ce qui, dans les philosophies, chez Aristote, saint Thomas, Descartes, Malebranche, Bergson, — est foncièrement non chrétien, afin de souligner et de critiquer ce paganisme ou ce résidu de paganisme qui subsiste dans les philosophies, pour mieux faire ressortir par là même les exigences métaphysiques du christianisme. Tandis que Blondel, plus conciliateur, et sans être en reste quant à la critique, est davantage porté à chercher ce qui, dans les philosophies non chrétiennes ou insuffisamment christianisées, est récupérable, utilisable, — et à retrouver, comme il dit, les ingrédients dont il fera profit pour sa propre synthèse » (p. 45). — Cette édition partielle de la correspondance échangée par les deux penseurs français se distingue par des notes historiques ou explicatives, placées en tête des chapitres ou au cours du texte. Le lecteur peut ainsi situer les lettres qu'il a sous les yeux dans l'histoire personnelle de leurs auteurs et dans l'histoire tout court. Un index des noms propres achève l'ouvrage. — Publiées par ordre chronologique, les lettres sont groupées cependant en quatre chapitres intitulés respectivement : La naissance d'une amitié, Autour de la crise moderniste, Malebranche, La métaphysique

de la charité et le problème capital de la métaphysique chrétienne. Leur lecture est attachante de bout en bout et l'on se prendra d'admiration et d'affection — si on ne l'a déjà fait — pour ces esprits sincères et droits, à la fois profondément raisonnables et profondément religieux. Rien de plus intéressant et de plus suggestif que leurs jugements sur les classiques de la pensée ou sur leurs contemporains. Rien de plus émouvant que cette recherche de raison et de foi, excellemment présentée par les deux auteurs dans les *Annales de philosophie chrétienne*, citées ici p. 188 : « Nous sommes convaincus de la nécessité d'aborder philosophiquement tous les problèmes dont on peut dire qu'ils sont des questions d'âme, de scruter philosophiquement même et surtout les fondements de la religion, non avec la fatuité d'user d'un pouvoir et d'exercer un droit, mais avec la conscience d'accomplir un devoir. » « Nous n'avons pas plus à penser en partie double que nous n'avons à vivre en partie double. » Ce sont là des principes qui rejoignent trop bien ceux auxquels la Suisse romande a cru longtemps pour que nous y restions insensibles.

FERNAND BRUNNER.

G. H. BOUSQUET : *Pareto* (1848-1923). Le savant et l'homme. Lausanne, Payot, 1960, 208 p. Études et documents pour servir à l'histoire de l'Université de Lausanne.

Le professeur G. H. Bousquet, trente ans après la parution de son premier ouvrage sur la vie et l'œuvre de Pareto, nous présente à nouveau un portrait du savant italien, enrichi d'une série de documents inédits. — Il n'est pas inutile de rappeler que V. Pareto, considéré comme l'un des représentants les plus en vue de la Sociologie italienne, a enseigné à Lausanne, et a vécu en Suisse de 1893 à sa mort. Héritier spirituel de Walras, il lui succède, sur la proposition de ce dernier, à la chaire d'économie politique de l'Université. Pareto est essentiellement connu comme sociologue et économiste de l'école mathématique. — On relève, dans l'ouvrage du professeur Bousquet, un portrait très vivant du grand sociologue et économiste que fut Pareto. Et ce qui est précieux — sa doctrine et ses théories étant par ailleurs connues — c'est de découvrir l'homme derrière son enseignement. L'auteur nous le décrit notamment comme une personnalité absolument a-religieuse. Des détails sur sa vie éclairent peut-être certaines prises de position, ses engagements politiques, auxquels le professeur Bousquet a voulu rendre justice.

HÉRALD CHÂTELAIN.

JEAN-FRANÇOIS SUTER : *Philosophie et histoire chez Wilhelm Dilthey*. Essai sur le problème de l'historicisme. Bâle, Verlag für Recht und Gesellschaft, 1960, 204 p. Supplementum 8 de *Studia philosophica*.

Si Dilthey ne peut être compté au rang des « grands » philosophes, il a cependant découvert de nombreuses perspectives que d'autres n'ont pas manqué d'exploiter, en particulier dans le domaine de la connaissance historique : « Dilthey semble être le premier à tenter de légitimer philosophiquement l'attachement des historiens au particulier » (p. ix). En langue allemande, de nombreux ouvrages lui ont déjà été consacrés. En français, nous n'avons rien, ou presque. Le livre de M. Suter vient donc combler une lacune. — En réalité, le propos de l'auteur va au-delà d'une simple présentation du premier théoricien de l'historicité de la connaissance historique : « Nous nous proposons de

dégager, à la faveur d'une étude de l'œuvre de Dilthey, la signification philosophique de la connaissance historique. \* L'œuvre diltheyenne comporte une bonne part d'inachevé, aussi était-ce la bonne manière de l'aborder et d'en faire apparaître toute l'originalité. Malheureusement, M. Suter ne semble pas y être pleinement parvenu. Son travail est une excellente source de renseignements. Mais nous regrettons qu'il n'ait pas laissé transparaître davantage de passion pour son sujet : il aurait mieux réussi à nous intéresser à l'auteur de la *Weltanschauungslehre* et de la biographie de Schleiermacher.

BERNARD REYMOND.

Abbé J.-P. BLANCHARD : *Méthode et principe du Père Teilhard de Chardin*. Paris, La Colombe, 1961, 194 p. Collection « La Colombe » 4.

\* Y a-t-il entre les diverses connaissances (religieuse, philosophique, scientifique) une espèce d'affinité, au sens chimique du terme ? \* Telle est la question que l'auteur veut discuter. Il le fait sur la base de la pensée teilhardienne, soigneusement analysée, quoique d'une façon un peu trop scolastique à notre goût, c'est-à-dire ne rendant pas suffisamment justice à la tonalité mystique de la pensée du Père jésuite. — L'auteur a voulu faire œuvre apologétique, et préciser les conditions d'un authentique dialogue entre la science et la foi. Il y a nombre d'excellentes pages dans ce petit volume (p. ex. les chap. IV et V de la première partie : critique des critiques de Teilhard). L'ensemble nous a paru cependant quelque peu désordonné et hâtif : le style de l'auteur, rapide, léger, mais souvent approximatif, y est sans doute pour beaucoup. — Néanmoins, comme contribution à l'étude du problème fondamental de l'unité de la connaissance — si sensible précisément dans les discussions entre scientifiques et théologiens — ce livre mérite d'être lu. On retiendra ses conclusions : \* Toute mon étude tend à prouver qu'« en droit »... la science peut et doit conduire à Dieu, et par Dieu au Christ. D'un autre point de vue... la science conduit au Christ et par lui à Dieu... Et toute cette même étude tend non moins à prouver qu'« en fait »... le jeu de la liberté reste entier » (p. 186). « Le P. Teilhard de Chardin n'ouvre pas une voie nouvelle. Il nous oblige à libérer la voie la plus traditionnelle obstruée par tous nos à-peu-près » (p. 189).

ERIC FUCHS.

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN : *Genèse d'une pensée*. Lettres (1914-1919). Présentées par A. Teilhard-Chambon et M. H. Begouen. Introduction de Cl. Aragonsès. Paris, Grasset, 1961, 405 p.

La pensée de Teilhard de Chardin est au centre d'un des plus importants débats de notre temps. Suscitant l'enthousiasme des uns et excitant la méfiance des autres, elle divise les esprits — ce qui est bien un des paradoxes les plus étranges pour une pensée tout entière consacrée à la recherche de l'unité et de la convergence. Les intégrismes de tous bords s'inquiètent et foudroyent, aidés en cela par quelques brillants esprits qui cachent mal leur incertitude sous des formules sans nuances (« Teilhard de Chardin ce panthéiste, ce concordiste... ») ; mais s'inquiètent aussi les « scientifiques » installés, dont le repos paisible est brutalement troublé par un homme qui tout en disant « je crois à la Science » (*Phénomène humain*, p. 48) ajoute cependant du même élan et sur le même plan — ce en quoi il est bien le grand profanateur de nos habitudes

intellectuelles (Crespy) — « le monde converge, et converge vers le Christ ». Quant aux enthousiastes, qui n'ont certes pas toujours servi utilement la pensée de Teilhard de Chardin, dans la mesure où elle n'était pas au service d'un anticatholicisme agressif (comme celui de R. Garaudy), leur passion à faire connaître puis à défendre Teilhard de Chardin aura du moins eu le mérite d'imposer aux commentateurs récents la nécessité de plus de rigueur et d'une meilleure information. Après tant d'interprétations fantaisistes de gens d'autant plus pressés de parler que leur information était sommaire, voici venu le temps des ouvrages sérieux : Cl. Cuénot, « *P. Teilhard de Chardin. Les grandes étapes de son évolution* », 1958, Plon ; G. Crespy, « *La pensée théologique de Teilhard de Chardin* », 1961, Editions universitaires ; N. Wildiers, « *Teilhard de Chardin* », 1961, Editions universitaires ; H. de Lubac, « *La pensée religieuse du P. Teilhard de Chardin* », 1962, Aubier. A ces livres fondamentaux, il convient d'ajouter — cela va sans dire — les propres œuvres du savant jésuite, dont la publication se poursuit d'une façon malheureusement un peu désordonnée. Parmi ces dernières, il faut faire une place à part à ces lettres de guerre, publiées par Grasset. Correspondance privée et nullement destinées à la publication, dans leur liberté de ton et leur témoignage d'une pensée toujours en mouvement, ces lettres éclairent d'une façon unique l'origine et le cheminement de l'audacieuse vision teilhardienne. « Genèse d'une pensée », on ne pouvait mieux choisir le titre de ce recueil de lettres adressées par Teilhard de Chardin à sa cousine, Marguerite Teilhard-Chambon, durant les années 1914 à 1919. Teilhard était alors brancardier sur le front, plus souvent qu'à son tour aux premières lignes. C'est dans ces étranges conditions que le jeune jésuite — il a alors 34 ans — prend conscience avec plus de précision des exigences internes qui l'habitent. Le champ de bataille devient pour lui le lieu privilégié d'un engagement et d'un dégagement intuitivement synthétisés dans sa *vision* du monde : ce monde qui monte et converge, habité autant qu'attiré par le Christ. La guerre joue pour lui le rôle de révélateur : ces masses humaines qui s'affrontent dans l'horreur et l'héroïsme sont-elles le signe de l'absurde fondamental de l'histoire ou de la convergence terrible mais demain fructueuse d'un avenir en marche ? On devine vers quelle solution Teilhard de Chardin penche. Rien auparavant ne l'avait préparé à une telle épreuve, elle aurait du l'écraser. Au contraire, elle devient l'occasion pour lui de percevoir au delà des apparences l'Unité profonde, dynamique, évolutive. (Il faut lire à cet égard la pénétrante introduction que Cl. Aragonnès, la destinataire des lettres, a composée pour situer ces lettres dans le cadre de la vie de son cousin). L'intérêt majeur de cette correspondance me paraît être de nous révéler que précisément Teilhard de Chardin n'a rien d'un optimiste béat qui cherche à tout prix des motifs d'espérer. J'en suis persuadé : Teilhard de Chardin était lui-même profondément attiré par une forme de panthéisme passif et démoralisateur, par un pessimisme radical, bien que subtil. En fait, s'il ne succombe pas à cette tentation et redresse sa pensée, c'est à ce foyer rayonnant où s'alimente sa vision du monde, c'est-à-dire sa foi qu'il le doit. Déjà Crespy et de Lubac l'ont noté avec justesse : Teilhard de Chardin est d'abord un théologien, un mystique, et c'est commettre un grave contre-sens que de considérer sa pensée théologique comme une superstructure rapportée artificiellement. Ces lettres de guerre le confirment avec éclat. La réflexion scientifique y est à peine amorcée, mais déjà la vision spirituelle est reconnue. Teilhard refuse d'admettre que le monde puisse échapper à la souveraineté vivante du Christ. Mais cet homme qui « aime la Terre » (p. 213-15) ne peut concevoir cette royauté comme extérieure, extrinsèque.

Elle est agissante « par le dedans ». « Le Christ n'est pas seulement l'individualité souverainement parfaite qui a traversé notre société humaine. Il est encore, dans son organisme mystique, la plénitude et la figure (en élaboration) du kosmos élu... » (p. 232). La portée éthique de cette vision — qui sera développée dans « le Phénomène humain » — est déjà reconnue : il importe de donner aux hommes de ce temps le goût de vivre, de chercher, de progresser. Le chrétien mieux que quiconque doit le savoir : « Il me paraît inadmissible que la Révélation soit venue pour nous dispenser du devoir de la Poursuite ; et, dans le gros défaut... de l'extrinsécisme des hommes d'église (...) je vois autant de paresse que de suffisance » (p. 148, voir aussi p. 161). Il faudrait citer beaucoup d'autres phrases pour donner un aperçu correct de la richesse de cette correspondance. A l'attention des théologiens réformés, signalons encore (p. 117) l'aveu de Teilhard de Chardin de se sentir profondément paulinien : sans doute est-ce un paulinisme assez particulier, quelque peu « retravaillé » ; mais est-il moins fidèle que le paulinisme du « Römerbrief » ?... — Si déjà à cette époque Teilhard avait quelques difficultés avec ses supérieurs (cf. p. 200 p. ex.), il n'en disait pas moins, avec une parfaite humilité que sa vie tout entière n'a certes pas démentie : « ne faut-il pas, par amour pour Dieu savoir risquer (si possible) même sa sainteté ou même sa parfaite orthodoxie ?... Et Dieu, du reste, peut-il laisser se séparer de Lui ceux qui tâchent d'être « pionniers » sans orgueil ni ambition personnels, par amour de l'Eglise et de la Vérité, avec absolue confiance en Lui et préférence pour sa divine Volonté ?... » (p. 163). Cette phrase résume admirablement la tentative teilhardienne et l'esprit dans lequel il convient de l'apprécier.

ERIC FUCHS.

*Logic and Language.* Studies dedicated to Professor Rudolf Carnap on the occasion of his seventieth birthday. Dordrecht, D. Reidel Publishing Company, 1962, 246 p.

Cet ensemble d'essais par des logiciens, mathématiciens et philosophes est dominé par deux thèmes principaux : 1. Questions posées par la situation actuelle de la philosophie de la connaissance relativement au positivisme. 2. Etat actuel des questions concernant les fondements des mathématiques. Les travaux de Carnap fournissent, en effet, un bon point de départ pour une telle discussion, puisqu'il est presque le seul positiviste à avoir essayé d'appliquer les dogmes de l'école à la construction d'une méta-science valable. — Dans son article (*Zur Rolle der Sprache in Erkenntnistheoretischer Hinsicht*), P. Bernays reprend précisément cet effort de Carnap et tend à montrer qu'un certain nombre des difficultés rencontrées disparaissent si on situe les problèmes dans une perspective « ouverte », au sens de Gonsseth, au lieu de les concevoir dans l'absolu. — Dans *Carnap and logical truth*, W. V. Quine reprend avec force le point de vue exposé dans ses ouvrages, que la distinction kantienne classique entre jugements analytiques et synthétiques n'est pas défendable et qu'elle conduit à de subtiles confusions sur la véritable nature de la connaissance. — Y. Bar-Hillel (*A prerequisite for rational philosophical discussion*) admet, en tant que philosophe « analytique », la possibilité d'une discussion valable entre les métaphysiciens et les positivistes, mais à la condition seulement que le métaphysicien décrive son système dans une métalangue qui satisfasse aux exigences positivistes. Il procède ensuite par analogie pour montrer qu'une telle condition ne restreint nullement la richesse potentielle du système métaphysique lui-même. — Pour H. Tennessen (*Permissible and impermissible*

*locutions*), l'histoire montre un recul progressif de la philosophie devant le domaine toujours croissant de la science. Le positivisme, en particulier, n'a plus aujourd'hui le droit de renier l'approche scientifique au profit de bases naïves. Et l'auteur donne des exemples frappants pour faire voir qu'en effet plusieurs des critères « rigoureux » du positivisme ne sont, au fond, que des conceptions naïves. — Relevons enfin le très intéressant article de H. Mehlberg sur l'état actuel des fondements des mathématiques (*The present situation in the philosophy of mathematics*). Il montre comment les trois écoles classiques (logiciste, formaliste et intuitionniste) ont dû, à la suite des recherches faites depuis 1930, entièrement modifier leur position initiale. Ces modifications ont alors conduit à un rapprochement *de facto* entre les écoles, de sorte qu'une distinction tranchée entre elles n'est maintenant plus possible. — A. A. Fraenkel, J. Jørgensen, E. W. Beth, K. Menger, R. Montague, C. G. Hempel, W. Stegmüller, K. Dürr, A. Naess, D. Rynin, C. Morris sont les autres collaborateurs de cet ouvrage qui présente utilement la variété des problèmes mathématico-philosophiques actuels.

WILLIAM S. HATCHER.

MOHAMED AZIZ LAHBABI : *Du clos à l'ouvert*. Vingt propos sur les cultures nationales et la civilisation humaine. Publié par le Comité du Maghreb pour la publication, la traduction et l'édition. Dar El Kitab, Casablanca, 1961, 195 p. Table analytique.

Mohamed A. Lahbabi ne reconnaît de valable pour la culture humaine que ce qui est universalisable. Certaines « mises en forme des contenus intellectuels... ne sont que le style passager qui permet d'orienter, momentanément, la vie sociale ». L'essentiel, dit-il, est ailleurs ; « il est prescrit par l'élan spécifique qui nous pousse, par le dedans, vers la plénitude de notre réalité humaine : *dépasser le clos vers l'ouvert* » (p. 183). — Ces vingt propos prennent l'allure d'une protestation, défendant l'originalité des cultures non européennes, protestation dirigée contre la façon dont l'Européen juge, au nom de sa culture ou de ses acquisitions scientifiques, une pensée qui n'est pas la sienne. Le titre de certains chapitres demeure très révélateur : Conspiration contre les cultures indigènes ; Narcissisme civilisateur ; Immortels préjugés ! L'orient vu par l'Occident. — L'auteur voit une solution aux antagonismes culturels dans le *Personnalisme* dont il se fait le défenseur tout au long de l'ouvrage. Platon souvent cité, rappel de J.-J. Rousseau et des noms de philosophes qui nous sont familiers, références assez nombreuses au Coran, quelques-unes à la tradition juive et chrétienne. Mohamed Aziz Lahbabi semble viser à une sorte de synthèse des cultures.

HÉRALD CHÂTELAIN.

R. ARON, E. VOEGELIN, CH. MORAZÉ : *Die industrielle Gesellschaft und die drei Welten*. Das Seminar von Rheinfelden. Zürich, Evangelischer Verlag, 301 p. — Traduction de M. R. Jung de l'édition originale française parue chez Calmann-Lévy, Paris, sous le titre : « Colloques de Rheinfelden », 1960.

Ce colloque, organisé et présidé par Raymond Aron, a réuni un certain nombre de personnalités très connues, sociologues, économistes, hommes de science autour du problème de la révolution technique et de ses implications dans les trois mondes que nous formons : Est, Ouest, et ce que l'on appelle depuis

peu le Tiers-Monde. En tout vingt-et-un participants parmi lesquels on note le nom de Robert Oppenheimer, Asoka Mehta, vice-président du groupe socialiste au Parlement indien, Charles Morazé, de l'Institut d'études politiques, Paris, etc. — Les auteurs ont cherché à laisser à cet ouvrage la forme du dialogue propre aux entretiens d'un tel séminaire. Les exposés des trois auteurs cités en tête de ces lignes, alternent avec les discussions qu'ils ont suscitées. — Non sans peine peut-être, précisément à cause de la forme de l'ouvrage, où l'on a tenu, autant que possible, à rendre la spontanéité de l'expression d'une discussion, se dégage peu à peu, pour le lecteur, les notions caractéristiques qui sont à la base de nos deux sociétés, celle de l'Ouest et de l'Est, puis les possibilités d'articulation avec le Tiers-Monde. Le système économique de l'URSS est particulièrement finement analysé au cours des discussions. Un livre à lire.

HÉRALD CHÂTELAIN.

Sir JULIAN HUXLEY : *The Humanist Frame*. Ouvrage collectif, 26 contributions. London, George Allen & Unwin Ltd., 1961, 432 p. Bibliographie sommaire à la fin de chaque article.

La contribution de Sir Julian Huxley oriente l'ensemble de l'œuvre. C'est peut-être aussi celle qui soulève le plus de questions, notamment pour le théologien, par la façon dont l'auteur pose le problème de la religion. — Deux termes dominant le plan de la discussion : *Humanisme*, et *Evolution*. On sent la pensée de Huxley dominée par la notion d'évolution et son Humanisme est un *Humanisme évolutionniste* (Evolutionary Humanism). Caractéristique est le fait qu'il part, dans son exposé, du rappel de la célébration du premier centenaire de la naissance de la théorie de l'évolution de Darwin, à Chicago. Ce fut, dira-t-il, une des premières occasions où il a été montré clairement que « tous les aspects de la réalité étaient sujet à l'évolution, des atomes et des étoiles, aux poissons et aux fleurs, des poissons et des fleurs aux sociétés humaines — en fait que toute réalité est simple processus d'évolution ». Et, ajoute-t-il, notre temps est le premier où nous ayons acquis une connaissance suffisante pour commencer à distinguer les contours de ce vaste processus dans son ensemble ! — Il fait la critique des systèmes religieux, les trouvant trop déistes, en même temps qu'il déclare que pour la première fois aussi, la science peut devenir une alliée de la théologie et non plus son ennemie. Si l'étude des valeurs est à ses yeux l'un des grands problèmes de la science actuelle, il voit la Religion comme une écologie spirituelle. Il estime nécessaire la reformulation des concepts spirituels traditionnels, des croyances et des cérémonies, leur traduction en une terminologie nouvelle, une religion charpentée de neuf, ce qui est à ses yeux une des tâches essentielles de l'Humanisme. — L'exposé de Sir Julian Huxley est extrêmement dense. Chaque phrase porte et pourrait être l'objet d'une passionnante discussion entre le théologien et l'homme de science humaniste. — Liste des autres sujets traités et de leurs auteurs : Sir RUSSEL BRAIN : *Corps, cerveau, Esprit et Ame* ; C. H. WADDINGTON : *L'animal humain* ; J. BRONOWSKI : *La science est humaine* ; F. WILLIAMS : *Le défi démocratique* ; M. GINSBERG : *Une vue humaniste du progrès* ; H. J. BLACKHAM : *Le programme humain* ; E. H. ERIKSON : *Les racines de la vertu* ; F. HUXLEY : *Les régions marginales de l'esprit* ; MORTON M. HUNT : *L'amour dans le système humaniste* ; Sir WILLIAM HOLFORD : *Les grandes lignes de la Société* ; M. TIPPETT : *Autour de la condition de la Musique* ; S. SPENDER : *But social et l'intégrité de l'artiste* ; O. L. REISER : *La constitution de la connaissance* ; P. MEREDITH : *Le système de communication*

*humaniste* ; H. L. ELVIN : *Une éducation humaine* ; M. YOUNG : *Sociologie et Politique* ; R. MARRIS : *Economie humaine* ; SUDHIR SEN : *Nouveaux horizons pour les pays sous-développés* ; H. KALVEN JR., H. ZEISEL : *Droit, Science et Humanisme* ; BARONESS WOOTTON : *Humanisme et Pathologie sociale* ; SIR R. PLATT : *La médecine nouvelle et ses responsabilités* ; G. C. L. BERTRAM : *Où allons-nous ?* ; E. M. NICHOLSON : *La place de la conservation* ; H. J. MULLER : *Le futur humain* ; A. HUXLEY : *Potentialités humaines*.

HÉRALD CHÂTELAIN.

EVERT W. BETH : *Formal methods*. An introduction to symbolic logic and to the study of effective operations in arithmetic and logic. Dordrecht, D. Reidel Publishing Company, 1962, XIV + 170 p.

Cet ouvrage n'est pas à proprement parler un manuel. Le professeur Beth y expose, avec l'habituel talent que l'on sait, les principes et les méthodes de la logique contemporaine. Il y traite de la logique des propositions, passe à celle des prédicats et y rajoute l'identité. Il examine ensuite le problème du caractère complet de la logique, celui de la formalisation de l'arithmétique et traite des fameux théorèmes de limitation. Un chapitre est consacré à l'idée de définition et un autre aux « machines qui prouvent des théorèmes ». — Si l'ouvrage est élémentaire, en ce sens qu'il ne présuppose aucune connaissance logique du lecteur, en revanche il n'est nullement rudimentaire et n'esquive aucune question essentielle, fût-elle délicate. Cela fait qu'on ne peut se contenter de le parcourir et qu'il exige du lecteur une attention soutenue. Aussi pensons-nous qu'il est particulièrement adapté aux besoins du philosophe d'aujourd'hui, lequel ne peut ni ignorer ce qu'est la logique moderne, ni n'en connaître qu'une caricature. L'effort que réclame la lecture de ce livre est d'ailleurs facilité par l'usage systématique que E. W. Beth fait des « tableaux sémantiques » dont il est l'inventeur. Il s'agit là d'une méthode qui a toute la rigueur des procédés axiomatiques mais qui a sur eux l'avantage d'être d'un emploi beaucoup plus naturel. — Notons enfin que certains développements plus subtils et quelques théorèmes plus difficiles ont été rejetés en appendice, ce qui allège le corps de l'ouvrage sans lui enlever de sa rigueur.

JEAN-BLAISE GRIZE.

GEORGES GUSDORF : *Signification humaine de la liberté*. Paris, Payot, 1962.

Ce livre se présente comme une brève histoire de la philosophie centrée sur la question de la liberté. En 280 pages, l'auteur ne pouvait parler de tous les penseurs qui ont approfondi notre expérience de la liberté. Il a dû opérer une sélection. C'était inévitable. Mais on regrette que ce choix n'ait pas toujours retenu le meilleur. Il passe sous silence des philosophes comme Royce ou Gabriel Marcel qui ont renouvelé les problèmes de la liberté. Il consacre à peine dix lignes à Pascal, dont l'angoisse devant l'infini est sommairement qualifiée de « troubles quelque peu inconsiderés, sinon infantiles, où se complait l'auteur des Pensées » (p. 160). Rousseau a droit à trois lignes, Rousseau qui a regardé la liberté avec des yeux neufs et en a éprouvé la signification d'une manière profondément originale. En revanche, M. Gusdorf analyse les conceptions de penseurs de troisième ordre — mais qui furent influents dans les salons ou l'université — comme La Mettrie, Helvétius, ou

Victor Cousin. Cette disproportion fausse certaines perspectives. Certes, la liberté ne s'exerce pas dans la pensée pure, et c'est le mérite de M. Gusdorf de nous rappeler qu'elle n'existe que dans des situations humaines concrètes. Mais pour comprendre la liberté, il ne suffit pas de décrire ces situations et la mentalité sociale qui leur correspond. Or l'auteur, au lieu de rechercher les plus vraies pensées concernant la liberté, s'oriente souvent vers une étude historique des mentalités. Le philosophe s'est mué en sociologue de la connaissance ou en historien de la culture. — Par bonheur, il arrive aussi à M. Gusdorf de se souvenir de sa vocation de métaphysicien. Et il nous donne alors d'excellentes pages. — Un premier chapitre intitulé « L'humanité sans la liberté » met en parallèle la préhistoire et l'enfance, où la liberté n'est encore qu'un espoir. L'auteur critique les présupposés philosophiques de la psychologie génétique de Jean Piaget : « L'adulte rationnel que met en scène le psychologue de Genève n'est qu'une sorte de mythe, projection sans doute et systématisation d'un géométrisme quelque peu morbide. Un homme qui aurait oublié son enfance, abjuré complètement les formes de rapport au monde et aux autres qui orientent la conscience enfantine, serait à coup sûr une sorte de malheureux, un déséquilibré ontologique... » — Dans un beau chapitre sur le sens de la liberté dans la pensée grecque, M. Gusdorf, se fondant sur les analyses récentes de René Schaefer dans *L'homme antique et la structure du monde intérieur* montre que la foi aux oracles ne dénie pas à l'homme sa liberté. L'oracle est un signe plutôt qu'un obstacle. La liberté hellénique n'est pas anéantie par le destin. Elle est seulement « en condition ». — L'auteur montre ensuite que le christianisme a entraîné une « conversion existentielle de la philosophie ». Le dialogue entre le Tu divin et le Je humain implique le mystère de la liberté chrétienne vécue en face de Dieu. Mais un dilemme théologique surgit : « Si tout ne dépend pas de Dieu, il n'est pas tout puissant ; mais si tout dépend de Dieu, la liberté humaine est illusoire » (p. 91). Il n'y a pas de solution théorique à cette alternative. Il faut se résoudre à une séparation pratique entre le logique et l'existential, qui se situent dans des ordres différents que nous ne pouvons pas faire coïncider. — Après un bon chapitre sur la Renaissance, et des pages très critiques sur les philosophies classiques du XVII<sup>e</sup> siècle, M. Gusdorf rend hommage au siècle des lumières et à la Révolution française, qui veulent « ménager dans l'histoire l'avènement d'une liberté de plein exercice dont l'humanité avait été privée jusque là ». — La dernière partie du livre est consacrée à l'exigence de liberté dans le monde actuel. Après une analyse trop hâtive de la liberté selon le marxisme, l'auteur nous donne des pages vivantes sur le romantisme, dont l'exigence de liberté absolue débouche souvent sur le néant. Thomas de Quincey compose son essai : « De l'assassinat considéré comme l'un des beaux-arts ». Plus tard, Nietzsche s'écriera : « Toutes les fins sont anéanties » ou en d'autres termes : « rien n'est vrai, tout est permis ». — De nos jours, Sartre retrouve les mêmes thèmes. M. Gusdorf réfute ce courant de pensée prométhéen de la conscience moderne. Se faire dieu, oublier les limites de notre condition humaine, c'est perdre le sens de la réalité, c'est se perdre dans l'absence de sens. Il faut au contraire redécouvrir les vraies relations de l'homme avec le monde, réconcilier la liberté avec le réel, accepter nos limites. « Une liberté d'homme ne peut être qu'une liberté en condition ». Elle ne reniera pas ses conditions. Elle ne se produira pas dans le vide, mais dans la réalité, en relation avec autrui, le monde, nous-mêmes, Dieu. Un homme libre, c'est un homme relié de plein gré aux autres et au monde. Telle est, très brièvement résumée, la conclusion de ce livre intéressant.

E. LESCAZE.

